

Paru dans *Le français moderne* 2010
«L'à peu près», dir. A. Rebatel

Marc Angenot

Chaire James McGill d'étude du discours social
McGill University, Montréal

La rhétorique de l'argumentation comme science de l'à peu près

Summary

Rhetoric is a science of the approximate. Its most basic normative paradigm, /fallacies vs sound arguments/, appears to be founded on a blurred and controversial set of inconsistent criteria. Treatises of rhetoric usually focus almost exclusively on deductive (enthymematic) and inductive mechanisms and tend to disregard a number of quite frequent (and socio-historically significant) ways of arguing which resist any kind of formalisation: the apagogical reasoning, abduction (or inference to the best explanation), certain types of provisional et conjectural reasonings, counterfactuals, analogical reasoning.

Résumé

La rhétorique est une science de l'à-peu-près. Son paradigme normatif fondamental /sophismes vs raisonnements acceptables/ est fondé sur un ensemble confus et disputé de critères incohérents. Les traités de rhétorique se concentrent d'ordinaire sur la déduction enthymématique et l'induction généralisante et tendent à négliger diverses manières de raisonner à la fois fréquentes et significatives qui se soustraient à toute possibilité de formalisation: le raisonnement apagogique, l'abduction, divers types de raisonnements prévisionnels et conjecturaux, les contrefactuels et le raisonnement par analogie.

C'est d'abord un constat général et global mais dont on ne perçoit pas toujours toute la portée, portée à la fois méthodologique et, en quelque sorte, existentielle, et dont le rhétoricien ne tire pas toutes les conséquences: la rhétorique, d'Aristote à nos jours, en tant que science du discours argumenté, porte essentiellement sur *de l'à-peu-près* : sur de l'approximatif, sur de l'infra-logique (ce que les anglophones dénomment *l'Informal Logic*, qui n'est pas logique du tout), sur de l'incohérent et de l'hétérogène maquillés par des effets de langage et réchauffés par du *pathos* ; elle étudie, en matière de déduction, des syllogismes «probables», c'est à dire fondés sur une majeure douteuse, non universelle, sur un *topos*, c'est à dire un «lieu» reçu pas la *doxa*, par l'opinion commune dans une société donnée à une époque donnée, et appliqué sous forme d'enthymème à la schématisation arbitraire d'une situation complexe; elle étudie ensuite des inductions généralisantes, toujours abusives par le fait même, des inférences déduites à partir d'indices nécessairement ambigus, des analogies fragiles et des homologues forcées, des alternatives binaires où, toujours, un tiers exclu se profile et se trouve refoulé.

C'est pourtant ainsi, interjectera-t-on, par de tels bricolages approximatifs, toujours *discutables* justement, que les humains se communiquent de «bonnes raisons» dans les circonstances ordinaires de la vie et cherchent à se persuader réciproquement en donnant du sens au cours des choses. Toutes les normes prétendues qu'édicte les traités de rhétorique pour séparer les schémas acceptables des paralogismes et des sophismes furent de tous temps soumises à

discussion, valides pour les uns et guère pour les autres — ce qui n'empêche pas les humains de discuter sans être jamais tout à fait d'accord sur elles. Aucun argument dialectique, pas même ceux que Chaïm Perelman naguère classait comme «quasi-logiques», n'est rigoureux ni nécessaire dans ses conclusions. Nous, les humains, nous contentons en discutant et en débattant d'articuler du probable à du probable, non parce que nous aimons rester dans le doute, mais parce que nous pensons que des raisonnements imparfaits et le doute subsistant plus ou moins réprimé valent mieux que le noir total. Partant du *vraisemblable-opinable*, discutant sur ce qui est mais aurait pu ne pas être, ou sur ce qui pourrait être mais ne sera pas nécessairement, mal appuyés sur des majeures censées probables parce qu'acceptées «par tous» ou par les «experts», les humains tels qu'ils sont vus par la rhétorique appliquent à ces données des schémas inférentiels qui, comme le disait l'annotation ironique des profs de lycée d'autrefois, ne sont «même pas faux». Qui sont occasionnellement adéquats, quand ils ne sont pas à côté de la plaque.

Les rhéteurs le répètent en outre depuis vingt-cinq siècles: la froide rationalité ne suffit pas à persuader ; l'émotif, l'imprécis, le vague, l'ambigu, le spéculatif, le métaphorique persuadent souvent mieux que de bonnes raisons appuyées sur des faits et de la statistique. Qu'est-ce alors au juste que la «logique» d'une conviction ou d'un raisonnement? En toute rigueur, avouent les logiciens, on ne le sait pas bien. «It is just not clear what it means for a belief system to be logical», conclut un logicien.¹ Il est peut-être rationnel de faire sa part à l'image irrationnelle dans les processus cognitifs, admet un autre: «It is not inconceivable, in sum, that a true balanced rational understanding depends on a happy choice of certain myth-metaphors».² (La majorité des logiciens est tout de même moins laxiste!)

Il résulte de ce constat deux conséquences au moins, deux erreurs de méthode, peut-être insurmontables et fatales, qui obèrent la rhétorique, c'est-à-dire ce savoir qui devrait partir de l'analyse sans à priori ni exclusive des raisonnements mis en discours destinés à *persuader* dans la vie sociale.

La première est que, depuis Aristote, le rhétoricien s'escrime, à la fois inévitablement, utilement et vainement, à établir une distinction normative entre l'acceptable et l'inacceptable – la déduction enthymématique et l'induction généralisante d'une part, les sophismes et paralogismes d'autre part – sans que les doctes se soient jamais entendus sur les critères d'acceptabilité et d'exclusion. La validité argumentative est une idée régulatrice, elle est une exigence que chacun a dans l'esprit en entrant en discussion, elle est liée à l'idée, peu discutable, que le recours à des schémas valides seul peut rapprocher de la vérité, — toutefois à cette exigence, évidente et floue, ne correspond pas une liste immuable en deux colonnes de formes inférentielles valides et invalides. Certains arguments que les théoriciens jugent spécieux sont omniprésents «dans la vie» et semblent incontournables, il faudrait plutôt se demander pourquoi ils «marchent».

¹ Keith Stanovich, *Who Is Rational? Studies in Individual Differences in Reasoning*. Mahwah NJ: Erlbaum, 1999, 20.

² Murray Code, *Myths of Reason. Vagueness, Rationality, and the Lure of Logic*. New Jersey NJ: Humanities Press, 1995, 16.

Parcourons la liste bigarrée des sophismes classiques. Cette liste est comme celle des figures et des tropes: plus il y en a avec des noms rébarbatifs, plus les auteurs des manuels de jadis semblent contents. L'incohérence des critères y frappe non moins que le fait que la définition et la disqualification ne passent que grâce à des exemples bien trouvés, souvent caricaturaux et souvent vieux comme la rhétorique même, destinés à faire admettre qu'on ne doit décidément pas raisonner comme ça. Les erreurs logiques indiscutables (la non conversibilité de l'inférence: quand une voiture n'a plus d'essence, elle tombe en panne, or, ma voiture est en panne donc elle n'a plus d'essence) et les jeux sur les mots y côtoient des démarches simplement plus «fragiles» que d'autres qu'on est prêt à accepter, ou pas très fameuses – ou bien pertinentes parfois et spacieuses en d'autres circonstances. Par ailleurs, les arguments retenus comme valides, justement parce qu'ils ne sont pas contraignants au sens logique, ne le sont que parce qu'ils conduisent parfois à de bonnes conclusions, mais on peut tous les trouver insuffisants en haussant le degré d'exigence.

Aristote commence ses *Péri tòn sophistikôn 'elenkhôn*, ses *Réfutations sophistiques* avec les sophismes *para tèn lexîn*, homonymies fallacieuses, abus de polysémie, changement d'extension et de compréhension logiques, «glissements subreptices», comme disait Bergson. Passons, il n'y a pas grand problème à écarter tout ceci, – mais «CRS=SS», sophisme par calembour si pris littéralement et démonstrativement, est un raccourci expressif et une hyperbole (plutôt niaise) sans plus.

Ensuite on rencontre les grandes transgressions alléguées de la démarche argumentative. Prenons le *Secundum quid*: démonstration en soi correcte, mais qui ne vaut que d'un certain point de vue et à de certains égards, généralisation abusive donc. Le prétendu sophisme *Secundum quid* en vient à englober toute généralisation, «les femmes sont bavardes», «les Français sont frivoles», «les Italiens aiment les spaghetti», mais on objectera que, sans de tels *topoi* stéréotypiques, à user avec grande précaution si vous voulez, il est impossible de produire des raisonnements pratiques. Ou bien prenons l'*Ad consequentiam*: «Cette théorie est sexiste et fera du tort au progrès des femmes», — sophisme qui alléguant des conséquences fâcheuses pour la prospérité d'une idéologie apparaît aux âmes militantes comme une réfutation décisive de ladite théorie.

On rencontre en effet dans les manuels toute une série de sophismes en «ad —»: *ad verecundiam* (vous devriez avoir honte de soutenir une idée pareille; seul un fasciste etc.), *ad misericordiam* (appel aux sentiments), *ad ignorantiam* («prouvez-moi que j'ai tort!»), *ad populum* (appel à la galerie, au peuple, à ses passions, à ses préjugés – depuis la croyance aux sorcières jusqu'à la croyance aux sondages), *e consensu omnium* (tout le monde le pense, alors vous devez l'admettre), *ad odium* («procès d'intention», imputation de mauvaises intentions dissimulées sous la thèse de l'adversaire), *ad metum* (spéculer sur les conséquences fâcheuses possibles de la mesure attaquée, faire peur). C'est, comme on peut voir, un tohu-bohu de raisonnements ou plutôt de courts-circuits argumentatifs, de paralogismes par non-pertinence directe et conséquences forcées (que vous n'ayiez pas de solution alternative ne vous *oblige pas* d'accepter celle qu'on vous suggère; que des tas de gens croient une chose ne *prouve pas* qu'elle est vraie ni même n'augmente vraiment beaucoup la probabilité qu'elle le soit), arguments qui sont faibles mais relativement

acceptables selon les contextes... Aucun n'est constamment mauvais, mais tous sont soutenus par du pathos qui colmate leur faiblesse intrinsèque. En tout cas, nous sommes dans une *zone grise*. «Donnons ce boulot à Julie, elle a trois enfants qu'elle élève seule»: sophisme *ad misericordiam* si je suis dans un contexte où seule la froide compétence doit entrer en ligne de compte; autrement, argument valide quoiqu'en effet faisant appel aux sentiments, mais tout aussi bien à la justice!

L'Assumptio non probata: A est «expliqué» par B qui n'est pas moins douteux ou encore plus obscur. Oui, vous trouvez comme moi un tel schéma de raisonnement fallacieux à sa face même, ... *mais* la psychologie freudienne explique un comportement bizarre par une «instance inconsciente» non moins indémontrable, la sociologie bourdieusienne explique le même comportement par un «habitus», avons-nous réellement avancé ou sommes-nous dans la sophistique? Je vois que vous hésitez.

Le sophisme *ad ignorantiam*? Évidemment le croyant qui m'interpelle avec un «Et vous, comment savez-vous que Dieu n'existe pas?», m'énerve. Si «prouvez-moi le contraire» est idiot et choquant, il n'en reste pas moins que l'argument de la preuve négative, fondé sans doute sur une logique informelle peu rigoureuse avec son inférence par la non-connaissance et le non-événement, est de bonne application pratique courante: «S'il était en train d'arriver de la gare comme tu le prétends, le chien se serait mis à aboyer, or il n'aboie pas donc il n'est pas encore là...» Toute l'épistémologie de Karl R. Popper repose sur l'acceptation d'une certaine validité *ad ignorantiam*: une théorie n'est pas prouvée parce qu'une objection a été victorieusement réfutée. Une résistance continue seule à toute tentative de «falsification» prouve non la vérité du reste, mais ce qu'on appelle la «solidité» d'une théorie.

En somme, aucun ou presque aucun des prétendus sophismes séculièrement recensés ne sont des schémas absolument fous ou stupides, même si beaucoup ne sont pas fameux. L'évaluation en tient aux circonstances et au contexte. Un même schéma est «illogique» dans un cas d'espèce, acceptable dans un autre. Beaucoup de sophismes prétendus sont en fait des *raccourcis de pensée* assez légitimes. «Attaque» *ad personam* contre Heidegger: que peut valoir la philosophie d'un hitlérien? Eh bien, il n'y a que les dévôts de l'heideggerianisme pour décréter avec indignation cette objection-suspicion sans la moindre portée et l'écarter du revers de la main.

Par ailleurs inversément, beaucoup de schémas recensés et accueillis dans la *Topique* d'Aristote ne sont valides que dans certains cas: «Si une chose est bonne, le plus de cette chose est meilleur», lieu quasi-logique tenu pour valide qui engendre invinciblement le sophistique «si le chocolat est bon, manger énormément de chocolat est recommandable!» Justement parce que la rhétorique se fonde sur un répertoire de schémas topiques, tous mauvais au regard de la logique formelle, tous imparfaitement adéquats au monde empirique, les frontières du sophistique sont loin d'être étanches. Certaines manières de raisonner, par exemple, la manière des premiers socialistes, – «Pour connaître si un système social est défectueux, expose avec aisance le fouriériste Gabriel Gabet, il faut le mettre en parallèle avec l'idéal d'une société parfaite, afin de

reconnaître par la comparaison, les défauts des organisations sociales qui en diffèrent³ – apparaissent hautement raisonnables en un temps donné et pour certains esprits, mais absurdes, «aberrants» comme on dit de nos jours, et j'ajouterai, affligeants (car il y a *toujours* une composante éthique dans le rejet d'un raisonnement) pour d'autres.

La seconde erreur de méthode tient au fait que la rhétorique, «parente pauvre», de l'Antiquité aux temps modernes, de la philosophie et de la logique, suspecte aux yeux des sages, depuis Platon, de ne chercher qu'à embrouiller les esprits et à les influencer par des raisons trompeuses, à instiller ou confirmer des croyances douteuses et non à rechercher le vrai et le certain, a fini par «faire un gros complexe», elle a fini par assumer avec une certaine honte cette infériorité de statut et dissimule en partie ce côté bricoleur de la persuasion en écartant au moins de son étude des procédés abondamment attestés dans l'échange de «raisons» dans la vie sociale, mais si évidemment étrangers à toute rigueur logique que le rhétoricien préfère simplement ne pas en faire état et se limite principalement aux deux démarches les *moins* incertaines, la déduction et l'induction.

De nos jours encore en effet, la rhétorique est parfois définie par son infériorité même, par *ce dont elle manque* au regard de la logique: elle porte, dit le philosophe Jean-Blaise Grize sur tout type de raisonnement discursif «ne réunissant pas les propriétés les plus caractéristiques de ce qu'il est convenu d'appeler une démonstration».⁴ Les philosophes rationalistes et idéalistes ont toujours méprisé et écarté cette étude vulgaire et inférieure. Cherchant des formes pures et exigeantes du raisonnement, ils se sont bouché le nez devant cette *raison impure*. Au regard de l'argumentation logique rigoureuse, scientifique par exemple, l'argumentation ordinaire a certes tout pour déplaire: elle est constamment approximative, confuse, corrompue de paralogismes ou de raisonnements douteux, entrecoupée de mouvements passionnels, empêtrée de clichés, faisant fond sur des préjugés, obscurcie de jeux de langage. Tous ceux qui – n'ayant compris *ni* Nietzsche *ni* Russell – pensent qu'il faut écarter le voile des mots pour découvrir la vérité des choses et des êtres se détournent de la rhétorique. Tous ceux que Jean Paulhan aux *Fleurs de Tarbes* qualifiait de «misologues» et de «terroristes» se méfient du langage, de ses à-peu-près, ses confusions et ses malices. *A contrario*, les philosophes contemporains, il n'en manque pas, qui s'intéressent à la rhétorique, le font par méfiance et hostilité à l'égard de la *pureté inhumaine* recherchée par la logique formelle: de nos jours la rhétorique, avec Michel Meyer, Ruth Amossy, Georges Vignaux et bien d'autres dans le monde francophone, est en voie de reprendre une place éminente dans les «sciences humaines» justement parce qu'elle s'intéresse au plausible, non à la certitude, au conjectural non à la preuve formelle, au vraisemblable non à la métaphysique Vérité.

Les types d'argumentations sur lesquels la rhétorique fait généralement l'impasse ne sont pas des enthymèmes (topos – application – conclusion: si une chose est absolument bonne, le plus de cette chose est meilleur; or, la liberté d'expression est bonne en soi; *donc* une liberté d'expression

³ Gabriel Gabet, *Traité élémentaire. La science de l'homme considéré sous tous ses rapports*. Paris: Baillière, 1842. III, 233.

⁴ Jean-Blaise Grize, Apothéloz, Denis & al. *Sémiologie du raisonnement*. Berne: Lang, 1984, 3.

sans restriction ni limite aucune est excellente) ni des schémas doxiques inférants (toute mère aime ses enfants; or ma cliente est la mère du plaignant; elle n'a *donc* pas pu vouloir lui faire tort). Ces types de raisonnements non-enthymématiques dont je vais dire quelques mots – nécessairement sommaires dans les limites de cet article, plus suggestifs que développés – ont dans le discours et dans la vie publique une place et un rôle énormes mais ils sont largement passés sous silence par les rhétoriciens classiques et modernes qui admettent bien le cas de l'induction parce qu'Aristote en a spécialement traité, mais ignorent l'abduction, le contrefactuel dont la *Rhétorique* ne disait mot, sont superficiels et sommaires sur le raisonnement à plusieurs branches, tendent à écarter en tout ou en grande partie le raisonnement par analogie et l'épître.

Je pourrais reprendre ma démonstration de l'«insoutenable fragilité» des moyens de persuasion en ce qui touche à l'induction. Selon la tradition aristotélicienne, la déduction est le plus «noble» des raisonnements. L'induction, *épagogè*, disent les *Topiques*, «est plus claire et plus accessible au vulgaire [mais] moins contraignante que le syllogisme.»⁵ L'induction amplifiante qui est celle, seule, qui sert dans les circonstances ordinaires de la vie, donne des preuves pour quelques membres d'une classe (et parfois un seul d'entre eux), elle «part» d'un ou plusieurs faits particuliers et elle généralise, c'est à dire qu'elle formule une norme conclusive qui dépasse toujours largement les prémisses. La conclusion, disent les manuels, est vraie «la plupart du temps». Il résulte de cette définition, traditionnellement confuse, que l'induction n'est jamais *vraie* pour le logicien, que la généralisation opérée peut ou non produire du «solide», du «sain» ou du spépieux, de l'approximatif, qu'elle peut ou non être abusive, fallacieuse, qu'elle peut être de l'ordre du probable ou de l'ordre du sophisme. Qu'aucune obligation claire et précise ne s'impose à qui induit et généralise sinon de tenir compte de la disposition de l'auditoire à généraliser dans le même sens que lui. L'induction pense «par défaut»: *typiquement*, les oiseaux volent (sauf les kiwis, les autruches etc.), les Italiens aiment la *pasta* (sauf les allergiques au gluten) et les femmes aiment le chocolat (sauf les féministes).

Je vais dire quelques mots – en vue de les identifier simplement et sommairement – des types suivants, écartés des traités de rhétorique (ou abordés avec embarras en quelques paragraphes sommaires), mais types de raisonnement sur lesquels divers philosophes, cognitivistes, psychologues, sociologues contemporains ont attiré l'attention et dont l'analyse du discours montre par ailleurs l'abondance et la fréquence de même que l'importance «historique»: le raisonnement apagogique, l'abduction ou inférence à la meilleure explication, diverses formes du raisonnement probabiliste, prévisionnel et conjectural, les raisonnements contrefactuels et les «logiques» des mondes possibles, le raisonnement par analogie enfin.

1. le raisonnement *apagogique* ou *ab absurdo*. Ou A ou \bar{A} , or A est absurde, intolérable etc., donc \bar{A} . Le rejet d'une thèse ou d'un principe conduit à une absurdité, il conduit à des conséquences contradictoires ou à une conséquence nécessairement fautive ou (et c'est le cas qui m'intéresse dans la vie sociale) une conséquence *insupportable*.

⁵ *Topiques*, I, xii.

On constate en effet qu'un raisonnement apagogique est le point de départ de tous les socialistes utopiques (et des autres socialistes et progressistes ultérieurement, mais de façon plus tortueuse, moins candide). Tout réformateur doit se demander, avant de dissenter sur une meilleure et plus juste organisation sociale, si le juste ici-bas n'est pas nécessairement un imbécile, et si «le fripon, hypocrite et adroit, [ne] se trouve [pas] seul à raisonner juste»?⁶ Voici un de ces scandales premiers de la vie en société: or, la «conscience» ne peut raisonner là-dessus qu'*ab absurdo*, ce qui revient à tirer de l'absurdité morale omniprésente quelque chose de «fondé en raison». «Ou bien le Moi commence et finit avec la vie présente, et dans ce cas, l'intérêt de chacun est exclusivement relatif à son bonheur dans cette vie»...⁷ Voici en effet une amorce qui me semble justement raisonnée. Ou bien quoi d'autre? «Quel est le devoir fondé en raison de celui qui n'est appelé qu'à vivre un temps plus ou moins long? De passer ce temps le plus agréablement possible (...) en se satisfaisant en tout et toujours».⁸ Toujours rigoureusement raisonné, mais de plus en plus déplaisant et insupportable pour ce qu'on nomme la «conscience»! L'honnête homme, selon toutes les apparences, est bel et bien un jobard, il est «un sot dupe d'un sophisme».⁹ Il n'est pas raisonnable de lutter pour l'improbable avènement d'une société juste. L'impunité du méchant et de l'exploiteur est la règle ici-bas plutôt que l'exception. La vaine souffrance de l'innocent n'est pas moins dans l'ordre éternel des choses. La promesse d'une prochaine société où le bonheur des uns ne tiendra pas au malheur des autres est simplement une chimère destinée à apaiser le ressentiment des humiliés. Le règne de la force, sous des oripeaux démocratiques ou non, se perpétuera indéfiniment. Face à ces logiques intolérables et si l'on veut en sortir, on ne peut que raisonner *ab absurdo* et construire une alternative du mode *tollendo ponens*, — latin d'école pour un procédé-clé: une des branches de l'alternative étant non pas absurde mais au contraire, hélas, rationnelle, trop rationnelle, et désolante, l'esprit se sent «contraint» de choisir l'autre et de décréter la première exclue.

2. Le raisonnement par *abduction*, d'abord mis en lumière par Charles S. Peirce, apparaît comme fondamental à la recherche scientifique, à la découverte scientifique en dépit ou à cause de son caractère conjectural. Que dois-je faire face à un ensemble de phénomènes divers, inexpliqués et concomitants? La seule réponse est: *inventer* une thèse qui, si elle était vraie, rendrait raison «élégamment» de tous et chacun des phénomènes considérés. Les savants ont une formule pour faire passer l'abduction en une hypothèse à tester: «tout se passe comme si...» L'abduction est donc une inférence à la meilleure explication possible, autrement dit à la meilleure *imaginable*. Raisonnant à partir de données incompréhensibles vers une (hypo-)thèse qui les expliquerait, l'abduction est à la fois essentielle au travail scientifique non moins qu'à la vie quotidienne où il abonde, mais elle est très *limite* pour le logicien — sinon placée en dehors des formes rationnelles

⁶ J. G. C. A. Colins, *Science sociale*, Paris: Didot, V, 313.

⁷ J. Putsage, *Études de science réelle*. Bruxelles: Monnom, 1888, 169.

⁸ L. de Potter, *La réalité déterminée par le raisonnement, ou questions sociales sur l'homme, la famille, la propriété*. Bruxelles, 1848, 27.

⁹ J. G. C. A. Colins, *Le socialisme rationnel*. Paris: Librairie nouvelle, 1851, 5.

puisqu'il crée du propositionnel en tirant du chaos, de l'inexpliqué et de l'absurdité mêmes. L'abduction, ce n'est pas la preuve circonstancielle (étant donné une théorie, voici des faits indirects qui la confortent ou qui sont tous compatibles avec elle). C'est le contraire: étant donné des faits bizarres, quelle théorie, si elle était vraie, pourrait les accommoder et en «rendre raison»?¹⁰ L'abduction est l'hypothèse qui, si elle était vraie, procurerait la plus satisfaisante explication de faits inexplicables. J'ai appliqué pour la bricoler des critères flous: de vraisemblance, de probabilité, d'exhaustivité des faits, de cohérence enfin. S'il y a plusieurs hypothèses disponibles ou concevables, il me faut écarter celles trop «tirées par les cheveux» (c'est, hélas, parmi celles-ci que se trouve parfois la bonne). En effet pour arbitrer entre abductions possibles, l'opinion aura recours à un dispositif de filtrage topique: elle ira vers celle des explications qui collent le mieux au vraisemblable social ou local. Ce serait peut-être justement le moment d'en changer, mais le coût psychologique de toute mise en cause étendue pour le bien d'une abduction fait reculer.

3. Le raisonnement probabiliste, prévisionnel et conjectural. «Probable» a deux sens; l'un qui est le plus courant en rhétorique est celui d'*inféré de la topique et de la doxa* avec leur degré de croyance variable et indéfini. «Probable» présente un autre sens, contigu mais distinct, celui d'inférences sur des possibilités prévisionnelles. Sur le cours de la Bourse, sur la météo, sur les sports, sur la politique et les événements mondiaux, nous faisons tout le temps à ce titre des raisonnements «probables» en ce sens 2. La statistique est la science qui s'efforce alors de maîtriser, de mathématiser et de baliser le probable en ce sens. Les théories de la *Decision making* vont aussi chercher à normaliser et réguler les raisonnements pratiques prévisionnels. Le raisonnement prévisionnel, lequel peut lui-même sortir d'une abduction plus ou moins spéculative est, sous sa forme la moins aventurée, un raisonnement de régularité: puisque B suit A constamment ou fréquemment, il est probable que la prochaine fois que A, B s'ensuivra. *Ce qui a été sera*, c'est ici, si vous voulez, un topos quasi-universel et intemporel. Ou bien, on dira le même genre de chose mais selon une autre périodisation, courte: l'avenir immédiat sera plus ou moins comme le passé récent. Autre schéma fréquent, plus risqué: si une tendance est croissante jusqu'ici, on peut en extrapoler une *asymptote*. *Ou a contrario*, si une chose ne s'est jamais vue, elle ne se produira probablement pas. Tout ceci peut marcher ... sauf quand cela ne marche pas, lorsque l'événement *inopiné* dément la conjecture. La thèse de la Régularité de la nature ou de l'Uniformité naturelle procure un axiome métaphysique à ces sortes de raisonnement. S'il y a des lois constantes, en effet, elles s'appliquent à l'avenir comme au passé et au présent. Dans le cours ordinaire de la vie, je ne rencontre guère de lois constantes ou n'en ai guère l'emploi ni le désir d'en formuler, mais je crois deviner néanmoins des séquences plus ou moins fixes, des tendances notables, des possibilités fortes, des probabilités, avoir ainsi des bases raisonnables pour des conjectures.¹¹ Le sens commun suggère pourtant que ce serait souvent bien, pour n'être pas pris au dépourvu, de prévoir aussi l'imprévu. *A contrario*, le principe de précaution est une application à l'avenir des fâcheuses «leçons du passé» concluant de ne pas répéter ce qui a conduit aux

¹⁰ Sherlock Holes prétend qu'il déduit. C'est qu'il ne connaît pas Peirce. Il *abduit* évidemment et de façon plus subtile et exhaustive que l'inspecteur Lestrade de Scotland Yard.

¹¹ Cf. S. Blackburn, *Reason & Prediction*. Cambridge: Cambridge UP, 1973.

guerres et aux massacres, aux haines du 20^e siècle, aux catastrophes écologiques aussi, raisonnant que les mêmes causes *in nuce* entraîneront ou pourront entraîner les mêmes effets. (Ceci vaudrait pour les changements climatiques comme pour les projets révolutionnaires.)

4. Les raisonnements contrefactuels. Les raisonnements qui travaillent sur des mondes possibles ou raisonnent sur le monde empirique à partir de mondes alternatifs, à partir d'imaginaires *contraires* à l'empirie, ont commencé à tourmenter les logiciens et les cognitivistes vers les années 1970 (Lewis Carroll est un précurseur de cette réflexion).¹² Auparavant, tout se passe comme si les philosophes et rhéteurs au cours des siècles ne s'étaient jamais aperçus de ces manières d'argumenter si fréquentes et si peu acceptables, si mal intégrables en logique aristotélicienne. Parmi les rhétoriciens classiques, seul Balthasar Gibert au 18^e siècle en fait brièvement état et il ne semble pas voir qu'il y a un gros problème avec le passage de Cicéron qu'il cite admirativement et le raisonnement par fiction qu'il comporte:

Il y a des argumens qui ne sont fondés que sur quelques fictions & qui sont d'une grande beauté, comme celui-ci: «Si je faisais revivre Clodius, vous en seriez tous fâchés, vous devez donc être bien aise de sa mort».¹³

Les contrefactuels sont des «conditionnels contraires aux faits».¹⁴ Les raisonnements qu'on nomme contrefactuels, co-variationnels, et même les contrefactuels-absurdes ou chimériques («si De Gaulle revenait aujourd'hui, que dirait-il...») diffèrent beaucoup entre eux et l'appréciation de leur validité varie en proportion. Mais tous font intervenir une fiction contraire aux faits (non pas de l'imagination hypothétique sur le *réel* comme dans l'abduction). Non moins que le raisonnement abductif, le contrefactuel, a-t-on fini par admettre, joue un rôle éminent dans la découverte scientifique. Galilée, Newton, Einstein ou Niels Bohr ont dû faire pas mal de *Denkexperimenten*, d'expériences mentales, de raisonnements sur des mondes possibles et sur des situations imaginaires pour arriver à leurs théories. L'univers qui va du lointain *Big Bang* au très futur *Big Crunch* est un «monde possible» des scientifiques que, jusqu'ici, l'état du cosmos ne réfute pas.

Le contrefactuel est constant dans l'échange conversationnel, dans les médias, dans les livres savants mêmes, mais plus on va vers des discours maîtrisés et institués plus il devient suspect et en tout cas, s'il n'est pas interdit de l'énoncer, et d'énoncer des conclusions à travers lui, il n'est pas dit qu'on puisse s'autoriser à «en tirer» grand chose. Pourtant nous ne pouvons pas nous retenir d'imaginer des «scenarios» alternatifs et de nous mettre à ratiociner sur eux avant de redescendre de nos nuages et de nous retrouver les pieds sur terre. Les gens dans la conversation ordinaire («Si ma pauvre maman vivait toujours, elle serait centenaire...») ont recours au contrefactuel tout le temps, et même au tiré-par-les-cheveux de quoi ils tirent des conclusions

¹² V. Bradley, *Possible Worlds*. Indianapolis: Hackett, 1979; David Lewis, *Counterfactuals*. Malden MA: Blackwell, 2001. Le développement de la théorie des mondes possibles est associé au nom de Saul Kripka.

¹³ Gibert, *La rhétorique, ou les règles de l'éloquence*. Paris: Thiboust, 1730. ♦ Rééd. Paris: Champion, 2004, I, 75.

¹⁴ Dans les termes de Chisolm que en 1946 lance la question.

pratiques *a contrario* avec une acrobatie ratiocinative bizarre. Mais les penseurs et les doctes l'utilisent avec hésitation sachant que c'est justement une démarche *acrobatique*. Je peux entreprendre de raisonner contrefactuellement sur les Attentats du 11 septembre 2001: «Si les islamistes avaient réduit en cendres la Maison blanche...», ou «Si le FBI et la CIA avaient déjoué à temps leur complot...» Bon soit, je comprends plus ou moins ce que vous dites, et puis quoi? Si la fuite de Varennes avait réussi? Si Napoléon avait gagné à Waterloo? Si les Nazis avaient gagné la guerre? Si John F. Kennedy avait survécu à l'attentat de Dallas?¹⁵ Que peut-on tirer de cette prémisse contrefactuelle et de l'inférence qui suit, qui soit *intéressant* et pertinent au monde réel où Napoléon a été vaincu et Hitler aussi? Tout raisonnement variationnel sur le passé relève d'un statut ambigu entre le significatif, le «profond» et l'aberrant. En fait, aucun historien même le plus sérieux ne peut éviter d'esquisser au passage un «Que se serait-il passé si...», mais simplement, s'il est justement «sérieux», il ne s'appesantit pas, il revient aux faits ; il ne développe pas tout du long et ne va pas jusqu'au bout du contrefactuel ... parce que justement *il n'y a pas de bout*.

5. Le raisonnement par analogie n'a pas seulement mauvaise presse, il embarrasse tellement en dépit de sa fréquence (et il embarrasse même, à ce qui semble, les penseurs de la «logique naturelle» puisqu'ils n'en parlent pas) que je ne trouve pas un livre en français sur le sujet depuis la petite étude de Maurice Dorolles il y a plus d'un demi-siècle.¹⁶ Que vaut une argumentation qui repose sur une métaphore? Bien peu en stricte raison logique, mais souvent beaucoup en expressivité et en raccourci – dès lors en pouvoir persuasif. «Le raisonnement par analogie ne semble guère avoir trouvé faveur auprès des logiciens, écrivait donc M. Dorolles, il apparaît comme un procédé accessoire ou de second plan, non susceptible de description logique rigoureuse, qu'on ne situe pas ou qu'on situe mal parmi les formes typiques de raisonnement.»¹⁷ Ce n'est pas du tout un banal raisonnement par ressemblance, ce qu'on nomme un raisonnement *a pari*. C'est au contraire un raisonnement de transfert d'évidence par une homologie à distance d'une structuration-phore vers un thème. «Ce qui fait l'originalité de l'analogie et ce qui la distingue d'une identité partielle, c'est qu'au lieu d'être un rapport de ressemblance, elle est une ressemblance de rapports.»¹⁸

Quand Ernest Renan, pour expliquer la fatalité de sa rupture avec l'Église, écrit «Le catholicisme est une barre de fer. On ne discute pas avec une barre de fer», il se fait lumineusement comprendre et persuade qu'il n'avait le choix que de «plier» ou de partir — ce qui est la thèse

¹⁵ Hypothèse contrefactuelle débattue dans : Neil Ferguson, *Virtual History: Alternatives and Counterfactuals*. New York: Basic Books, 1999.

¹⁶ Dorolle, Maurice. *Le raisonnement par analogie*. Paris: PUF, 1949.

¹⁷ *Le raisonnement par analogie*, V.

¹⁸ M. Cazals, cité par Ch. Perelman, *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*. Paris: P.U.F., 1958. 2 vol. (1e éd.), 501.

implicite du lacunaire raisonnement ci-dessus.¹⁹ La métaphore-raisonnement ou épitrope est – comme presque toutes les images-arguments – une remotivation de catachrèses lexicales (le catholicisme est «rigide» et «inflexible») et elle débouche sur un *adynaton*, une impossibilité figurative, «discuter avec une barre de fer». Elle est paradoxalement claire, alors même qu'elle est sémantiquement discordantielle et logiquement incongrue. Elle instaure bien une *homologie de rapports* entre un phore (ce qui arrive quand on se heurte à une barre de fer) et un thème (entrer en conflit avec l'Église romaine). Elle n'est pas une démonstration «sérieuse», si on exclut du sérieux l'homologie intuitive entre deux ordres de choses absolument incommensurables, mais elle convainc. Le raisonnement analogique fait construire une structure relationnelle qui sera perçue comme isomorphe d'une autre située dans un tout autre «domaine» et il engendre un *transfert d'évidence*. Il ne compare pas deux objets (Église = barre), mais va *rythmiquement* d'un rapport à un autre rapport. C'est bien ici un type de raisonnement qui, comme l'alternative, l'abduction, la contrefactualité, comme tous les types qui précèdent, est *incommensurable* à la déduction ou à l'induction et n'a pas à être hiérarchisé en degrés de moindre validité logique par rapport à elles.



Y a-t-il une conclusion à tirer de ceci? Une conclusion pratique à tout le moins: il est à propos pour la rhétorique de se redéfinir comme une science analytique qui observe le monde empirique et non plus, d'aucune façon, une scolastique normative. Tout l'exposé qui précède invite à conclure qu'il y a plus de choses sur terre et dans les discours que n'en théorise la rhétorique argumentative de jadis et d'aujourd'hui encore. Je plaide donc pour un élargissement résolu de la démarche et une renonciation une fois pour toute aux arguties normatives.

Car la rhétorique à mon sens est ceci, elle ne peut être que ceci: non pas une science propre, ni un enseignement dogmatique, mais l'analyse théorique et philosophique d'une *science infuse* en tous les hommes même les plus ignares, science bricoleuse et approximative mais éminemment «humaine». Ce que souligne précisément le vieux Pierre Ramus: «Aristote dict au premier des *Élenches* que tous hommes, voire idiotz, usent aucunement de Dialectique et pratiquent sans instruction ce que Dialectique enseigne par ses reigles & preceptes.»²⁰



¹⁹ Exemple tiré du *Dictionnaire de poésie et de rhétorique* de M. Morier. Paris : PUF, 1961. Ce raisonnement analogique s'il est fixé en un seul mot/syllepse est traditionnellement nommé «épitrope».

²⁰ *La dialectique de M. Pierre de la Ramée comprise en deux liures* &c. Paris: Auvray, 1577. ♦ Genève: Droz, 1964, 61.